

Les cahiers

NOS ENFANTS

du judaïsme

L'instruction des enfants dans le Deutéronome
L'éducation des enfants selon le Brantshpigl (Bale, 1602)
Les "Lettres à sa mère" de Franz Rosenzweig
L'enfance juive victime, paradigme mémoriel de la Shoah
Histoires juives d'adoption
Que sont nos enfants devenus ?
Des enfants des kibboutzim
Pérégrinations. Étude d'un rite de passage culturel israélien
Qu'avons-nous appris l'été dernier ?
.....
Index des articles parus dans
Les Cahiers du judaïsme n° 1-32

Toute personne un tant soit peu au fait des us et coutumes de la société israélienne est familière de la tradition du « Grand Tour ». Depuis plus de quarante ans, des dizaines de milliers de jeunes Israéliens juifs quittent chaque année le pays, sac sur le dos, pour prendre part à un voyage lointain et rejoindre le réseau toujours plus vaste des anciens 'routards', désignés en hébreu sous le terme *Tarmila'im*. Ce périple, s'il conserve dans l'imaginaire collectif un caractère de spontanéité, d'aventure et d'authenticité, s'est en réalité institutionnalisé depuis

Pérégrinations

*Étude
(inter) générationnelle
d'un rite de passage
culturel israélien*

par
Chaim Noy

longtemps et constitue désormais une forme de rite de passage pour les jeunes Israéliens quittant l'adolescence pour entrer dans l'âge adulte¹.

L'expression de « Grand Tour » est ici employée pour désigner des pérégrinations relativement longues, pouvant durer quelques mois voire plusieurs années, entreprises par des jeunes Israéliens, pour la plupart laïques, généralement à travers l'Asie ou

l'Amérique du Sud. Les destinations asiatiques les plus communes sont l'Inde, le Népal, la Thaïlande et parfois le Vietnam ou le Cambodge; en Amérique du Sud, la plupart des 'routards' israéliens choisissent de traverser le continent du Nord au Sud ou du Sud au Nord – en fonction de la saison – via le Pérou, la Bolivie, le Chili, l'Argentine et de plus en plus fréquemment la Colombie et l'Équateur. Ils sont pour la plupart âgés d'une vingtaine d'années et viennent de terminer le service militaire obligatoire – qui dure environ deux ans pour les filles et trois ans pour les garçons.

Le présent article s'intéresse au phénomène du « Grand Tour » d'un point de vue socioculturel et

*Jeunes 'routards' israéliens dans une rue de Dharamsala,
« La Tel-Aviv de l'Himalaya » (1980)*

intergénérationnel, et cherche en particulier à appréhender la manière dont les générations successives en ont progressivement façonné les principales caractéristiques. Depuis l'apparition de ce type de voyage au début du XX^e siècle, en effet, les motivations des participants ont évolué parallèlement à la culture dont ils incarnent à leur façon le changement. En suivant la chronologie, nous tenterons d'éclairer à travers des exemples les liens existant entre les 'routards' de différentes générations.

Théorie de la 'route': le touriste, cet enfant

Cette démarche de nombreux jeunes Israéliens s'inscrit évidemment dans le contexte plus large du tourisme moderne – et ce bien qu'eux-mêmes se montrent réticents à se définir comme des 'touristes', terme à connotation péjorative à leurs yeux car renvoyant à une culture trop bourgeoise². Plusieurs commentateurs ont souligné des analogies entre le tourisme et les activités enfantines, et associé le touriste à une figure puérile³. Si une telle comparaison peut surprendre, elle se fonde sur la constatation que, lorsqu'ils se retrouvent en position de touristes, nombreux sont ceux qui cherchent à prendre leurs distances, à la fois physiquement et symboliquement, avec leur environnement familial et avec certains des rôles et des charges qu'ils ont à assumer dans leur vie quotidienne, pour vivre momentanément dans un état où ils échappent à tout engagement et à toute tâche quotidienne fastidieuse⁴. C'est souvent afin de « prendre leurs distances » avec les responsabilités professionnelles, sociales ou familiales que les gens partent en voyage durant leurs périodes de vacances. Un tel constat, s'il peut s'appliquer à toute forme de tourisme, s'avère particulièrement juste en ce qui concerne les jeunes randonneurs israéliens évoqués plus haut, qui sont justement à la veille de leur entrée dans l'âge adulte

et trouvent dans ce voyage une occasion de prolonger un peu leur adolescence (voire de régresser et de rester un 'enfant'), de jouer avec les rôles assignés par la société et de faire l'expérience de nouvelles identités sociales.

Les études existantes se sont surtout intéressées aux spécificités du voyage 'sac au dos' (en particulier aux itinéraires et aux formes particulières d'hébergement et de consommation qui lui sont liés), ainsi qu'aux motivations des 'routards' et aux expériences qu'ils font, au type de relations sociales –



souvent fortes – qu'ils nouent à l'occasion de leur voyage et entretiennent parfois par la suite⁵. La lecture de ces textes montre bien que ce « Grand Tour » constitue un rite de passage pour les jeunes et qu'il contribue, à travers les expériences qu'il induit, les histoires qu'il fait naître et les liens qu'il crée, à la formation de l'identité chez les jeunes gens de la classe moyenne⁶. Par ailleurs, contrairement à d'autres formes de tourisme, il ne se pratique guère en famille. Prenant place à une époque relativement précoce de leur vie, il constitue souvent pour les jeunes la première occasion de voyager sans leurs parents – et parfois aussi la première occasion de se rendre à l'étranger.

Ces spécificités sont d'ailleurs liées à des aspects pratiques propres à ce type de périple. En effet, seules certaines catégories de personnes peuvent y prendre part, ne serait-ce que parce qu'il nécessite un temps qui excède de beaucoup la durée des vacances annuelles classiques : une telle constatation suffit à expliquer que les jeunes partent seuls, sans leurs parents engagés dans une vie professionnelle comme c'est le cas pour la plupart des adultes.

| Carnets de voyage : géographies générationnelles

Icônes sionistes : les groupes de randonneurs sabras

La 'route', telle qu'elle s'est développée en Israël à partir des années 1970, n'est pas apparue ex nihilo. Les premiers jeunes 'routards' israéliens ont trouvé une histoire dans laquelle s'inscrire et un modèle à imiter en s'intéressant aux groupes désignés sous l'expression *agudot meshotetim*, ou « associations de randonneurs », groupes de jeunes sionistes – constitués essentiellement de pionniers juifs originaires d'Europe – qui sillonnaient la Palestine à partir des années 1910-1920. Plus tard, au cours des années 1930-1950, leurs enfants – la première « génération de Sabras » – reprendraient la tradition de la randonnée en en faisant une sorte de rituel⁷.

Au sein de la jeunesse sioniste enthousiaste qui imagina ces premières « fraternités de marcheurs », on retrouve un certain nombre de figures charismatiques, telles que Natan Shalem, Pinhas Cohen, Azriel Broshi ou David Ben-Benbnisti, qui revendiquaient, outre leurs idéaux sionistes et l'amour de la marche en Terre d'Israël, une mission éducative et morale. Ils ne se contentaient pas de voyager, mais donnaient également des conférences, des cours dans les écoles, ils publiaient des articles dans les journaux, tenaient des carnets de route etc. afin de faire partager leur expérience. Les longues randonnées, de plus en plus ritualisées, et le caractère romantique et quasi

militaire qui les caractérisait, allaient d'ailleurs devenir la marque de la génération *sabra*. Comme le note Katriel⁸, elles constituaient « un élément important des pratiques culturelles ritualisées » et jouissaient d'une « aura particulière au sein de la culture israélienne, comme une forme de religion laïque propre aux habitants du pays ».

Les caractéristiques de ces balades étaient en lien direct avec celles de la génération qui les entreprenait. Il s'agit, dans un premier temps, de pionniers qui inscrivaient leur démarche dans le projet sioniste visant à créer un « nouveau Juif » en Palestine : une figure contrastant radicalement avec l'anti-modèle du Juif exilé et soumis⁹. Un tel souci était évidemment directement lié aux préoccupations de la génération qui le vit naître : celle des Juifs qui quittèrent l'Europe et partirent pour la Palestine en tant que membres de mouvements sionistes – rejetant l'image traditionnelle de la communauté juive et de la bourgeoisie européennes. Plus tard, lorsque les mouvements scouts et les multiples associations de randonneurs connurent un succès grandissant, les participants furent essentiellement de jeunes *Sabras*. La randonnée pédestre et la découverte des paysages d'Israël devenaient une quête pour toute une génération : évolution qui correspondait à celle de l'ethos sioniste qui, de pionnier travaillant la terre, était passée à celle d'éclaireur (figure qui devait bientôt donner naissance à l'idéal militaire de l'éclaireur-soldat engagé dans des missions de découverte et de reconnaissance). Si le premier idéal était par définition sédentaire et marquait le projet d'installation physique sur un territoire qui définissait le sionisme, le second était mobile et exprimait un idéal national plus viril, aventureux et même téméraire¹⁰.

L'« année off » des kibboutznikim dans les années 1970

Si les groupes de randonneurs *sabras* furent en quelque sorte des précurseurs, la randonnée ne

devint véritablement un phénomène de société – en termes de nombre des participants, de sens accordé à cette pratique culturelle et d'insertion dans le phénomène plus large des voyages de jeunes – qu'au début des années 1970. Cette évolution trouve son explication dans la transformation de la société israélienne à cette époque.

Les années 1970 sont en effet considérées par la plupart des observateurs comme une période pivot en termes d'évolution sociologique en Israël. Or les formes de cette évolution ont directement influé sur le développement du tourisme de randonnée¹¹. La guerre de *Kippour*, en 1973, a ouvert la décennie de façon traumatisante et l'a marquée au sceau de la méfiance et du désenchantement, en particulier parmi les jeunes gens alors âgés d'une vingtaine d'années, dont beaucoup eurent à participer aux combats. La désillusion fit naître un sentiment d'aliénation, auquel beaucoup réagirent en partant pour des voyages au long cours. S'en aller au-delà des frontières du pays revenait en quelque sorte pour cette génération à prendre ses distances avec l'expérience subie et à marquer une forme de désapprobation. Par ailleurs, la guerre de 1973 ayant résulté dans la victoire d'Israël, beaucoup commencèrent à penser qu'il était temps d'aller chercher de nouveaux défis ailleurs. L'un de ces anciens 'routards', que j'ai eu l'occasion d'interroger dans le cadre de mon doctorat, m'a ainsi expliqué qu'il s'était battu en 1973, qu'il était ensuite parti en Asie pour plusieurs années, et qu'« après le triomphe de la guerre de *Kippour*, le monde nous est devenu plus proche¹² ». Participer à la guerre et remporter la victoire, cela signifiait pour les membres de cette génération s'être trouvés dans le même temps aliénés et libérés, traumatisés et délivrés ; sentiments ambigus que seul le départ pour des régions lointaines semblait permettre de dépasser.

Les élections de 1977 et le bouleversement politique qu'elles engendrèrent, en menant au

pouvoir une coalition de droite inédite, pour la première fois depuis la création de l'État d'Israël, marquèrent également une évolution cruciale. Le gouvernement du Likoud, qui défendait une ligne idéologique néolibérale vigoureuse, mit en œuvre une série de réformes et de privatisations à grande échelle visant à établir le libéralisme et à encourager des formes de consommation occidentalisées – et donc, en particulier, à rendre les activités de loisir plus accessibles. Une telle évolution contrastait fortement avec les difficultés économiques des années 1950, les années de la *Tsena* (austérité) au cours desquelles la plupart des produits de base étaient rationnés ; elle différait également beaucoup de l'idéologie socialiste qui prévalait auparavant et s'opposait aux formes occidentales de consommation et de loisir. Les habitudes de vie évoluèrent donc rapidement, et une classe moyenne se développa dans le pays.

Ces évolutions entraînèrent le déclin de la figure du *Sabra*¹³ ; la société se fragmenta et la montée de l'individualisme alla de pair avec une forme de compétition culturelle et symbolique. C'est dans un tel contexte qu'il devint de plus en plus fréquent d'aller 'faire la route', qui procure par définition un capital culturel considérable. Dit autrement, le déclin de la figure du *Sabra* se lit dans l'évolution de la géographie et des paysages consommés par les 'routards' israéliens. Désormais, leur itinéraire s'inscrivait en dehors des frontières du pays, ce qui manifeste un changement culturel profond.

D'autres phénomènes générationnels ont contribué à transformer profondément la culture du voyage parmi les Israéliens. Il est intéressant de relire à ce sujet une étude déjà ancienne¹⁴, qui examinait l'évolution, au cours des années 1970, de l'usage fait par les jeunes membres des *kibboutzim* de leur « année de transition ». Ceux-ci furent en effet parmi les premiers à faire du périple qu'ils entreprenaient un véritable rite de passage. Ce temps de liberté durait

environ un an, et prenait place dans la vie des jeunes *kibboutznikim* au lendemain de leur service militaire. Traditionnellement, depuis les années 1930, cette période avait pour fonction de favoriser les rencontres – en particulier amoureuses, en vue d'un mariage – au sein du mouvement *kibboutznik*. Au cours des années 1970, un tournant s'opère: trois fois plus de jeunes emploient cette année de liberté non pas pour se déplacer à l'intérieur du réseau du mouvement *kibboutznik*, mais pour partir à l'étranger pour un périple de plusieurs mois. Une telle évolution dit beaucoup de la société où elle se produit: découvrir le monde paraissait alors plus important et attirant que de sillonner Israël ou de profiter d'un réseau social institutionnalisé. Se déplacer, à la fois géographiquement et socialement, sur le territoire d'Israël ne suffisait plus à satisfaire la jeunesse du pays. Et prendre du temps *off* commençait à vouloir dire: échapper aux rôles assignés par la société et, en particulier, retarder les responsabilités liées au mariage et aux enfants. Les *kibboutznikim* des années 1970 furent bientôt suivis par les jeunes citadins, qui profitèrent de plus en plus souvent de ces voyages pour prendre leurs distances vis-à-vis de leurs familles et des pressions sociales – service militaire, études supérieures, engagements maritiaux, vie professionnelle.

La démocratisation des voyages au cours des années 1980

Si 'faire la route' est devenu une mode dans les années 1970, la décennie suivante a vu le phénomène amplifier, jusqu'à caractériser de manière collective la société israélienne. En témoigne le fait que ce type de voyage concernait chaque année un nombre croissant de jeunes gens; que ceux-ci appartenaient à des milieux sociaux d'une extrême hétérogénéité; et que les media commençaient à s'intéresser au phénomène.

Plusieurs explications sont avancées pour expliquer ce développement rapide au cours des

années 1980. Le déclin de la figure du *Sabra*, et les réformes économiques de grande ampleur dues au nouveau gouvernement néo-libéral du Likoud jouèrent un rôle non négligeable. Si ces réformes eurent de multiples conséquences sur l'économie israélienne, celles qui avaient trait à la politique des taux de change eurent un effet immédiat sur le tourisme (c'est par exemple à cette époque que les citoyens israéliens purent détenir légalement de la monnaie étrangère). La guerre du Liban de 1982 joua également un rôle d'accélérateur, en renforçant le sentiment d'aliénation des jeunes Israéliens – comme l'avait fait la guerre de *Kippour* en 1973 – et en voyant éclater pour la première fois le consensus qui entourait la question militaire alors même que le conflit était en cours.

Deux autres éléments ont contribué à favoriser le développement du tourisme de randonnée au sein de la société israélienne à partir des années 1980. Le premier tient au caractère hautement collectif de la société, où la famille, en particulier, joue un rôle essentiel, fréquemment souligné par les sociologues – comme d'ailleurs par les féministes, qui y voient l'un des facteurs contribuant à l'oppression des femmes¹⁵. Le second est géographique et tient à la taille relativement réduite du territoire de l'État d'Israël, qui ne comporte qu'une vraie métropole, la région de Tel Aviv. Ces deux conditions conjuguées font qu'il s'avère difficile de prendre ses distances vis-à-vis de sa famille – comme des autres institutions sociales ou administratives – à l'intérieur des frontières de l'État.

On se rappelle à cet égard que le traité de paix signé à *Camp David* en 1977 entre Israël et l'Égypte eut pour effet le retrait israélien de la péninsule du Sinaï en 1982. Or celle-ci jouait le rôle de « ceinture périphérique » pour de nombreux Israéliens: avec ses plages de sable doré, ses bédouins 'authentiques', ses vastes espaces (le Sinaï à lui seul s'étend sur une

surface équivalente à trois fois la superficie d'Israël), et l'éloignement qu'il offrait par rapport à la peu réjouissante vie citadine, elle apparaissait comme un lieu où s'échapper¹⁶, aux yeux des jeunes désireux de prendre leurs distances avec leur famille sans pour autant avoir les moyens financiers d'entreprendre un voyage lointain.

Un tel fait se trouve illustré dans un épisode mémorable de l'une des premières séries télévisées israéliennes, *Ivrit Be'Siman-tov*¹⁷, qui met en scène le personnage principal en charge d'une mission morale : rechercher un jeune 'fugueur' dans le Sinaï. Ce jeune homme est le fils d'une connaissance de Simantov, parti là-bas pour prendre du recul, aller à la plage et s'amuser « en compagnie des hippies ». Le jeune explique son choix essentiellement par la volonté d'échapper aux pressions de ses parents et à l'entrée dans la vie professionnelle. Le Sinaï apparaît dans cet épisode comme un havre de paix permettant aux jeunes Israéliens de fuir le poids de la famille et le militarisme propres à la société dans laquelle ils vivent. Comme l'indiquent Noy et Cohen (2005), les 'routards' considéraient que « l'avion de New Delhi atterrit dans le Sinaï », reliant ainsi des lieux de villégiature et de retraite à la fois proches et éloignés d'Israël. Mais l'abandon de la péninsule du Sinaï par Israël au début des années 1980 limita fortement l'accessibilité à ces lieux. Les jeunes qui étaient en passe de devenir adultes cherchèrent donc d'autres manières de prendre leurs distances, en voyageant au-delà des frontières israéliennes et des régions immédiatement voisines.

Une autre évolution se produisit au même moment. Lieblich soutient que les jeunes Israéliens vivent une adolescence prolongée, du point de vue de leur développement psychologique, phénomène qu'il explique en partie par le service militaire auquel ils sont assujettis¹⁸. Si celui-ci peut contribuer à faire grandir et mûrir ces jeunes, il a aussi pour effet de

prolonger l'adolescence et de retarder le moment de leur indépendance. Le même auteur souligne que, au cours de cette décennie, une évolution se fit jour : les parents se préoccupant davantage des conditions dans lesquelles se déroulait le service de leur progéniture, et l'armée israélienne voyant réduite l'autonomie dont elle jouissait par le passé, les jeunes purent souvent effectuer leur service militaire sans s'éloigner de leur lieu d'habitation. Cette période ne fut donc plus l'occasion pour eux de s'éloigner géographiquement de leur famille – phénomène depuis lors accentué par l'apparition du téléphone portable. Il leur fallut donc trouver des voies alternatives pour assouvir leur désir de se retirer en compagnie de leurs semblables, hors du regard et du rayon d'action – fût-il bienveillant – de leurs familles et des institutions qui les surveillaient.

Telles sont quelques-unes des principales évolutions sociologiques qui ont contribué au développement du voyage 'sac sur le dos'. Celui-ci est aussi le résultat d'une forme de démocratisation : dans la mesure où le phénomène, qui concernait d'abord une élite restreinte, s'est progressivement propagé parmi des couches sociales plus hétérogènes. Adler¹⁹ a plus largement étudié le processus de démocratisation de semblables pérégrinations au niveau mondial, et montré que le « Grand Tour » effectué par les jeunes aristocrates à travers l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles a mené à l'avènement de la randonnée de masse à la période contemporaine. J'ai moi-même montré ailleurs²⁰ qu'une évolution similaire a eu lieu au sein de la culture israélienne. La figure du *Sabra* jouissant d'une indéniable aura dans la culture nationale israélienne, la tradition que j'ai mentionnée plus haut – celle d'un long voyage à pied en terre d'Israël – était essentiellement suivie par une élite de *Sabras* ashkénazes généralement membres de *kibboutzim* et de *moshavim*. Ils avaient combattu pendant la guerre de *Kippour*, et étaient les enfants de la génération des

Un café internet à Patlar Gong, le quartier des 'routards' de New Dehli souvent appelé « le petit Israël » (108)



pionniers et des *Sabras*. On a donc ici affaire à une élite locale qui fait vivre une tradition, celle du voyage au long cours, activité perdurant par-delà les générations et propre aux jeunes Ashkénazes du pays. Dans le cadre de mon doctorat, j'ai mené une série d'entretiens avec des Israéliens âgés d'une soixantaine d'années qui avaient fait partie des 'routards' de la première heure, ayant voyagé dans les années 1960-1970. Il était frappant de découvrir que certains de ces 'vétérans', de ces pionniers de la 'route', étaient des parents proches (enfants ou petits-enfants) des jeunes *Sabras* courageux, membres des groupes de randonneurs qui avaient parcouru à pied la terre d'Israël quelques décennies plus tôt. Comme s'il y avait là une forme de quête familiale au sein de l'élite *sabra*.

Une figure bien connue est Dandan Bolotin. Celui-ci, né en 1958, commença à voyager au cours de l'année 1980-1981, à l'âge de vingt-deux ans, au sortir de son service militaire – qu'il avait effectué dans une unité d'élite de l'armée en compagnie d'autres jeunes Juifs laïques, pour la plupart des *kibboutznikim*. Puis il était parti effectuer un voyage au loin ; son premier périple avait duré deux années et demie et s'était déroulé en Amérique du Sud. Et

Bolotin n'avait depuis lors pas cessé de crapahuter. De ses premiers voyages, il avait tiré à la fois des récits d'aventures et des conseils pratiques (concernant par exemple l'hébergement ou les moyens de transports), qui avaient connu un vrai succès parmi ceux qui avaient vécu la même expérience au cours des années suivantes, et donc influé sur les voyages des jeunes Israéliens en Amérique latine – tout en assurant à leur auteur une véritable aura. L'histoire de Bolotin est également caractéristique sur deux autres points. D'une part, il n'a jamais cessé de voyager – fondant une agence de voyage puis un éco-ranch dans le Sud d'Israël, qui fonctionne toujours –, de donner des conférences et de participer à de multiples activités éducatives. D'autre part, le père de Bolotin était un personnage célèbre parmi les groupes de randonneurs dans les années 1940-1950. Le cas de cette famille offre ainsi une bonne illustration de la succession de deux générations, dont la première marquait sa foi sioniste dans la découverte de la terre d'Israël, et dont la seconde parcourait les continents, de l'Amérique du Sud à l'Asie.

La biographie de Dandan Bolotin donne une idée assez juste de ce que furent les jeunes Israéliens, souvent des jeunes hommes ashkénazes, dont les choix marquèrent l'institutionnalisation de la 'route' au tournant des années 1970-1980. Ils mirent en place tout un système, fondèrent des agences de voyage et des centres commerciaux fournissant les objets indispensables pour ce genre de voyage, qui existent encore aujourd'hui. Le cas de Limor est par exemple intéressant. Limor, qui avait lui aussi voyagé sur une longue période au début des années 1980, ouvrit à son retour, en 1982, le magasin *Lametayel* (qui signifie littéralement « Pour le voyageur ») à Tel Aviv. Au cours des années suivantes, celui-ci donna naissance à l'une des plus grosses chaînes de magasins d'équipement pour le voyage dans le pays, proposant en outre un important service d'agence de tourisme et

le site internet le plus fréquenté pour tout ce qui concerne la 'route' (www.lametayel.co.il).

Depuis les années 1990

De ce fait, le voyage 'sac sur le dos' est devenu depuis les années 1990 un rite de passage bien rodé et l'objet d'une exploitation commerciale de grande ampleur : une activité de masse. Il est difficile d'établir avec précision le nombre d'Israéliens qui la pratiquent. On l'estime à environ 75 000 jeunes par an, dont les deux tiers partent pour l'Asie et un tiers pour l'Amérique latine²¹.

Il paraît ici intéressant d'esquisser les récents développements qui se sont fait jour dans les cultures du « Grand Tour » : cultures au pluriel, tant il paraît difficile aujourd'hui de définir un concept unique d'une pratique homogène (constatation qui m'a mené à parler, de façon certes un peu excessive, de « fin du voyage avec sac à dos²² ». Je vais en mentionner essentiellement quatre : (1) la variété des formes de voyage; (2) la diversité d'âge des voyageurs; (3) les liens avec les pratiques religieuses et le New Age; et (4) la consommation de drogue – tous points évidemment plus entremêlés dans la réalité que dans la présentation organisée que je m'apprete à en faire...

(1) L'un des éléments marquant le succès du voyage 'sac sur le dos' est la variété toujours plus grande des formes qu'il prend. Et ce sont moins les destinations ou les itinéraires qui évoluent, que d'autres éléments, souvent apportés par des voyageurs ayant participé à un périple et revenant en partie déçus. Ces 'routards', que nous avons parfois désignés comme des « routards trampoline²³ » (du fait de leurs retours fréquents en Israël) et qu'Uriely qualifie de « serial routards²⁴ », sillonnent le monde pendant plusieurs années. Le « Grand Tour » n'est pas pour eux un projet circonscrit dans le temps, une expérience définie qu'ils traversent avant de poursuivre des études supérieures ou d'entrer sur le

marché du travail. Il constitue plutôt une expérience de longue durée, et forme un mode de vie: les novices ont l'opportunité de rencontrer des 'routards' plus aguerris et plus âgés.

(2) Ces « serial 'routards' » contribuent à accentuer l'hétérogénéité en termes d'âge: un nombre croissant d'Israéliens âgés d'une trentaine d'années ou plus s'adonnent désormais à ce type de voyage. Cherchant à cerner les motivations de ces derniers, Maoz²⁵ a appliqué le modèle de développement psychologique imaginé par Erik Erikson²⁶ (1982) pour analyser le sentiment de crise et d'aliénation parmi trois groupes de population: les jeunes (étudiés dans la première partie du présent article), les jeunes adultes (27-39 ans) et les 'routards' partis à la mi-temps de leur vie (40-55 ans). Maoz souligne que les motivations des uns et des autres sont très différentes: le stress lié à l'engagement marital apparaît par exemple comme un facteur déterminant pour nombre de jeunes femmes; la crainte de l'échec professionnel pour une grande partie des jeunes hommes. Maoz remarque en outre que les plus âgés tendent à voyager sur des périodes plus courtes (deux ou trois mois) et en groupes plus restreints, voire en solitaires. Ils consomment également de manière différente – dépensant de façon moins prodigue, moins hédoniste – et partent pour des d'autres raisons: tensions et séparations familiales, pause dans une carrière.

Plusieurs articles de journaux récents proposaient des portraits de 'routards' âgés de 60 ou 70 ans²⁷. Intitulé « La voie royale », l'un d'entre eux, fondé sur des données fournies par l'une des principales agences de voyages israéliennes, Issta, souligne que les citoyens israéliens de cette tranche d'âge ont davantage de temps à consacrer au voyage et peuvent envisager de partir pour plusieurs mois – comme ils l'ont d'ailleurs souvent déjà fait une trentaine d'années plus tôt.

On trouve aussi des gens de plus en plus jeunes : certains entreprennent même de tels périple pendant la période de leur service militaire, depuis que l'armée se montre plus conciliante sur les permissions ; ou même avant l'âge de dix-huit ans. Une telle évolution bouleverse les structures sociales du tourisme de randonnée, et de plus en plus de voyages sont entrepris en famille : « périple intergénérationnels », au cours desquels les parents rejoignent leurs enfants en cours de route ou même prennent le départ avec eux. On perçoit de telles évolutions sur les blogs ou les sites internet comme celui de *Lametafel*. En voici deux illustrations :

- Un jeune randonneur demande en ligne, sur un forum de voyage, qu'on lui suggère des idées de visites à effectuer avec ses parents : « Je voyage en Argentine, au Chili et au Brésil depuis trois mois, et je pars pour la Bolivie dans une semaine. Mes parents comptent arriver peu avant Pâque pour une ou deux semaines et je serais intéressé par tous conseils sur la région²⁸. » Un tel exemple montre à la fois que des parents rendent visite à leur fils pendant son année à l'étranger, que celui-ci se charge de préparer le programme de leur visite, et que les parents ne font qu'un bref séjour, limité au temps des vacances liées aux fêtes.

- Un article ayant pour thème les rapports entre les générations dans le cadre des voyages touristiques décrit l'arrivée de parents venus rejoindre leurs enfants en plein milieu de leur année à l'étranger, sous le titre : « Quand le *email* hebdomadaire ne suffit pas » : en sous-titre, on peut lire : « Vous êtes au bout du monde, dans une auberge de jeunesse paumée, dix autres jeunes partageant votre chambre, ainsi que quelques cancrelats, les douches sentent le moisi, les toilettes sont sales, mais vous êtes heureux. Et soudain votre maman appelle et vous annonce : "J'arrive !" : et là le défi commence²⁹ ! » Si le titre peut laisser imaginer que l'article est centré

sur la réaction du jeune en question, il s'intéresse en fait essentiellement au point de vue des parents. Ceux-ci, explique l'auteur, lorsqu'ils partent « à la conquête de l'Amérique latine ou de l'Asie du Sud-Est », ont à surmonter divers obstacles physique, mais aussi de véritables difficultés mentales liées au fait de voyager avec son fils ou sa fille. Est ainsi décrit le cas d'un père, psychologue de soixante-quatre ans, parti rejoindre son fils aîné pour un mois et demi en Amérique du Sud, puis sa fille pour un mois et demi au Myanmar, et qui s'apprête à faire de même avec son troisième enfant. Cet homme est présenté comme un « vétéran ayant à plusieurs reprises voyagé en Asie du Sud-Est et en Amérique centrale », ce qui souligne le caractère intergénérationnel du phénomène et le fait que les anciens 'routards' ont souvent le goût de ce type de voyage et le désir d'y participer à nouveau, en compagnie de leurs enfants. Discutant à l'occasion de ce périple, le père écoute un ami de son fils décrire les expériences traumatisantes qu'il a vécues au cours de la guerre du Liban, et prend la mesure de leur ouverture sur le monde et de la violence des expériences qu'ils ont déjà traversées. Le voyage est l'occasion de discussions et d'activités permettant au père et au fils, par-delà les générations, de partager des choses en tant qu'hommes. Le voyage avec sa fille – et le petit-ami de celle-ci – leur donne l'opportunité d'aborder d'autres sujets, liés en particulier aux relations humaines. Le père affirme que, en observant les relations entretenues par sa fille avec son compagnon, il a beaucoup appris sur elle. La fille note surtout que la participation de son père à un moment du voyage a enrichi l'expérience et les a rapprochés. Une autre fille, que sa mère de cinquante-cinq ans a rejointe quelques semaines au cours de sa randonnée en Inde, reconnaît : « J'ai découvert que ma mère est vraiment cool : je choisisais où nous allions dormir, ce que nous allions manger, je me suis chargée de toutes les négociations : pour une fois,

c'était moi qui m'efforçais de lui faire plaisir.» Le partage de telles expériences de voyage apparaît souvent comme très positif.

(3) Nombre de 'routards' s'adonnent souvent à des pratiques *New Age*. Si les randonneurs israéliens des premiers temps étaient pour la plupart attachés à un idéal socialiste et laïque (incarné par la figure du *kibboutznik/sabra*), ils le sont moins souvent aujourd'hui. Cela s'explique pour plusieurs raisons, la première étant l'influence grandissante du traditionalisme et même du fondamentalisme religieux en Israël, souvent associés à des valeurs politiques nationalistes. On constate donc la présence d'un nombre accru de jeunes Juifs orthodoxes parmi ces voyageurs : il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre d'observer la multiplication des exigences en matière de nourriture *casher* et d'organisation de la cuisine dans les lieux d'hébergement situés sur les « itinéraires de randonnée *casher* ». Reste que le désir d'avoir accès à une nourriture *casher* et à des lieux de culte juifs n'est pas propre aux jeunes orthodoxes. Ils sont partagés par nombre de 'routards', qu'il est même impossible de cataloguer sous telle ou telle étiquette religieuse. Certains choisissent une vie laïque, le voyage les pousse dans ce sens et leur donne l'occasion d'élargir leur cercle de sociabilité ; d'autres adoptent une plus grande observance religieuse au cours de leur voyage, entamant un processus de *hazara bitshuva* ; la plupart montrent des degrés de foi divers, et sont souvent désignés sous le terme *mesorat'iyim* (traditionalistes). L'un des chapitres de l'ouvrage de Haviv (2005), qui décrit les Israéliens en Inde, est intitulé « L'année prochaine à Katmandou ». Or l'auteur ne s'intéresse pas spécifiquement aux jeunes orthodoxes israéliens, mais son discours, ne serait-ce qu'en termes de temporalité, de cycle annuel, est essentiellement juif. Plus généralement, il apparaît que la 'route', telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui par les jeunes Israéliens, est en lien direct avec leur judaïsme.

Ce point est également sensible à travers le nombre important de 'maisons *Chabad*' le long des principaux itinéraires de randonnée en Asie et en Amérique latine. On en trouve plus d'une quinzaine à travers le seul sous-continent indien, qui fournissent aux jeunes voyageurs la nourriture spirituelle dont ils sont demandeurs dans leur quête existentielle, et leur proposent divers services : hébergement, repas, lieux de rencontres, assistance administrative (en particulier en ce qui concerne certains documents nécessaires pour se déplacer, dont l'obtention est facilitée par l'association avec les ambassades et services consulaires israéliens), premiers secours, etc. Tous ces services sont offerts dans une ambiance mêlant activités missionnaires et atmosphère religieuse, propre aux sectes messianiques du mouvement *Chabad*.

L'an passé, à la veille de *Rosh HaShana*, on estimait qu'environ 10 000 Israéliens participeraient au repas et aux cérémonies festives dans les 'maisons *Chabad*' en Inde³⁰. Dans un billet récent posté sur un blog intitulé « Marié à la route », on peut lire à propos des Israéliens faisant la route en Amérique latine : « On trouve des gens très divers dans un centre *Chabad* sud-américain : le religieux ; le secrètement religieux ; l'ex-religieux ; et l'Israélien classique, qui cherche juste un endroit où il n'aura pas à fréquenter des non-Israéliens³¹. »

La quête spirituelle de nombreux Israéliens prend des formes qui l'apparentent davantage à des usages *New Age* qu'à des pratiques religieuses à proprement parler. Le voyage leur offre l'occasion de s'adonner à des pratiques spirituelles et à des expériences sans lien avec leur tradition culturelle, autant de nouveautés qu'ils découvrent souvent à l'occasion de rassemblements donnant lieu à des manifestations collectives³². Une grande partie des mouvements *New Age* florissants en Israël sont nés grâce aux 'routards', qui importent et exportent des idées, et

les objets qui y sont liés, depuis l'Inde ou d'autres centres New Age vers Israël, et vice et versa. Le nombre impressionnant de fêtes, de rassemblements colorés, de gourous israéliens locaux, de magazines (imprimés ou sur internet) existants atteste de la place croissante des pratiques New Age. Les principaux rassemblements collectifs en Israël ne sont plus des manifestations politiques, mais des réunions de type religieux (tel la *Meiron Hillula*, liée à Rabbi Shimon Bar-Yohai) et, en ce qui concerne les jeunes, de New Age (comme le festival Boombamela)³³.

(4) Le dernier point qu'abordera cet article est l'usage répandu de drogues durant ce type de voyage. Au cours de la seconde moitié des années 1990 et depuis le tournant du millénaire, la consommation – et le commerce – de drogues douces (haschich et marijuana) et dures (LSD et héroïne) ont fortement augmenté. Les drogues ont certes toujours été associées à l'Inde et autres destinations des 'routards', avec les *hippies* et les *beatniks* notamment; mais elles constituent aujourd'hui une pratique sociale quasiment courante et contribuent à fonder la cohésion du groupe, dans certaines sous-cultures de 'routards'³⁴. Noy et Cohen³⁵ indiquent que 62% des randonneurs israéliens font l'expérience des drogues douces, et 34% des drogues dures – chiffres bien plus élevés que pour les autres groupes de population. Les jeunes goûtent souvent au cannabis, au LSD, à l'ecstasy et à l'opium, du moins en Asie. Ceux qui consomment des drogues se font souvent appeler *Karhanim* ou *Manali* (termes rappelant des noms en hindi) et l'usage de drogues est intimement lié à la fête – qu'on pense aux fameuses fêtes psychédéliques de la pleine lune à Goa, par exemple. Plus intéressant encore, certains surnoms sont donnés à ceux qui ne consomment pas de drogues: *Issto'im*³⁶. Diverses études montrent que la 'route', qu'elle soit pratiquée par des Israéliens ou des jeunes d'autres nationalités, implique fréquemment l'usage de drogue, celui-ci jouant un

rôle à la fois dans les motivations, les expériences, les relations sociales et les itinéraires. L'augmentation alarmante de la consommation de drogues est indéniablement liée à la pression sociale grandissante que subissent les jeunes dans leur pays d'origine, et à d'autres facteurs mentionnés plus hauts, tel le succès des pratiques New Age.

Un centre médico-thérapeutique a été créé en Israël afin de venir en aide aux jeunes qui se trouvent, au retour de leur voyage, en état de détresse, de dépression ou même de psychose, du fait de la consommation de drogues et d'alcool. Ce centre de thérapie, appelé *Kfar Izun* (le «village d'équilibre»), est né en 2001, dans le but d'accueillir des jeunes pour une durée de quelques jours à cinq mois³⁷. Il accueille des jeunes auparavant pris en charge dans des hôpitaux ou des cliniques psychiatriques, et leur offre un environnement qui leur évite d'être stigmatisés et permet des progrès rapides. On découvre sur le site internet de l'institution qu'elle a été fondée conjointement par des officiers de l'armée, par des parents de 'routards' et par des professionnels de santé. Le programme thérapeutique reprend d'ailleurs les méthodes employées au sein de l'armée israélienne pour combattre les syndromes post-traumatiques de ses soldats.

Conclusion

Le présent article a débuté avec une 'théorie de la route' et avec son application au contexte spécifique du périple sac au dos entrepris par de nombreux jeunes Israéliens: depuis les précurseurs *sabras*, sous la forme d'associations de randonneurs mus par des idéaux jusqu'aux cohortes hétérogènes des dernières années, en passant par le développement de ce mode de voyage durant les années 1970-1980. Au cours de la période que nous avons étudiée, l'année à l'étranger est devenue un rite de passage reconnu comme tel à la fois par les jeunes qui y

'Village de tentes' monté dans un quartier de Jérusalem (juillet 2011)

participent et par les pouvoirs publics. Elle constitue une phase de la vie des jeunes Israéliens, progressivement institutionnalisée et devenue un passage obligé sur le chemin d'accès à l'âge adulte.

Il est intéressant de noter que les jeunes, au moment où ils atteignent l'âge de prendre part à ces voyages, sont déjà passés par le système éducatif israélien et par l'armée. Or des études récentes ont montré que le système éducatif public connaît actuellement des disparités importantes et que le niveau de l'enseignement a sensiblement baissé : ce qui signifie que ces jeunes arrivent sur le lieu où se déroulera leur périple avec une culture plus restreinte, une moindre maîtrise des langues, etc. Ils ont donc davantage de difficultés à entrer en contact avec les cultures qu'ils découvrent, et avec celles des jeunes voyageurs d'autres pays qu'ils sont amenés à rencontrer. Comme, en outre, les Israéliens se trouvent souvent en butte à l'animosité du fait de la situation de leur pays sur le plan international, ils ont à affronter de nombreuses difficultés au cours de leur voyage. On voit donc se multiplier les organismes visant à consolider la culture générale des 'routards' tout en les formant à jouer un rôle d'"ambassadeurs" auprès de leurs interlocuteurs, et à expliquer les actions et la politique d'Israël. L'une de ces organismes, *Trail-Talks*³⁸, organise des ateliers à l'intention des futurs voyageurs avant leur départ, dans le but de « préparer les participants au voyage à l'étranger en les aidant à développer une bonne motivation pour les rencontres et une réelle capacité de communication, afin de faciliter leurs échanges avec les gens du monde entier qu'ils sont amenés à rencontrer au cours de leurs pérégrinations ».

De retour de leur voyage, la plupart des jeunes comptent suivre un cursus universitaire ou entrer sur le marché du travail. Attente légitime, dans la mesure où la participation à un tel périple a toujours fait partie du processus menant à devenir un citoyen juif



israélien. Pourtant, les dernières années ont vu la situation changer sensiblement de ce point de vue. La mondialisation et les politiques économiques et sociales mises en œuvre par les gouvernements néolibéraux ont mis à mal la classe moyenne du pays. Ce constat est partagé par tous les commentateurs, parmi lesquels l'actuel ministre des Finances, Yuval Steinitz, selon lequel « il faut bien reconnaître que la classe moyenne a connu une érosion socioéconomique importante au cours des dernières années et décennies³⁹ ».

Au moment de la rédaction du présent article (juillet 2011), des dizaines de milliers de jeunes Israéliens manifestent à Tel-Aviv, Haïfa, Jérusalem et dans d'autres villes à travers le pays. Ils bloquent les rues, s'en prennent aux forces de police et dressent des centaines de tentes colorées dans l'espace public, sous lesquelles ils dorment pour quelques jours, afin de protester contre le sort réservé à la classe moyenne⁴⁰. Leurs revendications concernent d'abord le prix exorbitant du logement, mais ils s'insurgent plus généralement contre la déréliction du niveau de

vie de la classe moyenne à laquelle ils se croyaient voués à accéder pour peu qu'ils en empruntent la voie (dont l'année de voyage s'avère être un élément clef). Des milliers de tentes ont surgi à travers le pays.

Ce phénomène marque symboliquement le fait que les jeunes Israéliens, de retour de leur voyage au loin ou ayant achevé leurs études, refusent de rester des 'routards' pour le restant de leurs jours. La tente symbolise un mode de vie transitoire, qui convient bien aux jeunes mais ne saurait suffire à la vie confortable à laquelle ils aspirent par la suite mais qui ne constitue plus aujourd'hui qu'une promesse incertaine.

Traduit de l'anglais par Ulysse van Effenterre

Chaïm Noy

enseignant-chercheur au Sapir College (Israël)

chaim@mail.sapir.ac.il

1. Cf. Chaïm Noy & Erik Cohen, « Introduction: Backpacking as a Rite of Passage in Israel », in C. Noy et E. Cohen (dir.), *Israeli Backpackers and Their Society: A View from Atar*, Albany, State University of New York Press, 2005, pp. 1-44.

2. Cf. P. Welk, « The Beaten Track: Anti-Tourism as an Element of Backpacker Identity Construction », in G. Richards & J. Wilson (dir.), *The Global Nomad: Backpacker Travel in Theory and Practice*, Clevedon (GB), Channel View Publications, 2004, pp. 77-91.

3. E. Cohen, « Tourism as Play », *Religion*, n°15, 1985, pp. 291-304; Graham Dann, *The Language of Tourism: A Sociolinguistic Perspective*, Wallingford (GB), CAB International, 1996, pp. 101-134.

4. Dean MacCannell, *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*, New York, Schocken Books, 1976.

5. S. A. Cohen, « Lifestyle Travelers: Backpacking as a Way of Life », *Annals of Tourism Research*, à paraître prochainement; Y. Enoch & R. Grossman, « Blogs of Israeli and Danish Backpackers to India », *Annals of Tourism Research*, n°37(2), 2010, pp. 520-536; K. Hannam & I. Atejevic (dir.), *Backpacker Tourism: Concepts and Profiles*, Clevedon (GB), Channel View Publications, 2007; K. Hannam & A. Diekmann (dir.), *Beyond Backpacker Tourism: Mobilities and Experiences*, Bristol, Channel View Publications, 2010; Adam Jaworski & Annette Pritchard (dir.), *Discourse, Communication and Tourism*, Clevedon, Channel View Publications, 2005;

C. C. O'Reilly, « Tourist or Traveler? Narrating Backpacker Identity », in A. Jaworski & A. Pritchard (dir.), op. cit. pp. 150-169; id., « From Drifter to Gap Year Tourist: Mainstreaming Backpacker Travel », *Annals of Tourism Research*, n°33(4), 2006, pp. 998-1017; A. Sorensen, « Backpacker Ethnography », *Annals of Tourism Research*, n°30(4), 2003, pp. 847-867; et le numéro spécial « Randonnée », *Tourism Recreation Research*,

2006, n°31(3).

2006, n°31(3).

6. C. Noy, « "The Trip Really Changed Me": Backpackers' Narratives of Self-Change », *Annals of Tourism Research*, n°31(1), 2004, pp. 78-102.

7. Oz Almog, *The Sabra: The Creation of the New Jew* (trad. en anglais par H. Watzman), Berkeley, University of California Press, 2000; C. Noy, « Israeli Backpacking since the 1960s: A Historic-Cultural View of Institutionalization and Experience in Tourism », *Tourism Recreation Research*, n°31(3), 2006, pp. 39-54.

8. T. Katriel, « Touring the Land: Trips and Hiking as Secular Pilgrimages in Israeli Culture », *Jewish Ethnology and Folklore Review*, n°17, 1995, pp. 6-13, ici pp. 6-7.

9. G. L. Mosse, *The Image of Man: The Creation of Modern Masculinity*, New York, Oxford University Press, 1996, pp. 151-154.

10. Anita Shapira, *Land and Power: The Zionist Resort to Force, 1881-1948*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

11. Shmuel Noah Eisenstadt, *The Transformation of Israeli Society: An Essay in Interpretation*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1985; Noy, 2006; Noy & Cohen, 2005.

12. Noy, 2006, p. 42.

13. Baruch Kimmerling, *The Invention and Decline of Israeliness: State, Society, and the Military*, Berkeley, University of California Press, 2001.

14. A. Lmdan, *The "Year-Off": A Chapter in the Maturation Process of Kibbutz-Born Youth*, Mémoire de Master inédit, Jérusalem, Université Hébraïque, 1991.

14. B. Kimmerling, « Between the Primordial and Civil Definitions of the Collective Identity: The State of Israel or Eretz Israel », in E. Cohen, M. Lissak & U. Almog (dir.), *Comparative Social Dynamics: Essays in Honor of S. N. Eisenstadt*, Boulder (Col.), Westview Press, 1985, pp. 262-283; Yaël Yishai, *Between the Flag and the Banner: Women in*

- Really Backpackers' Change », *Research*, 8-102.
- Abraham: The Jew (trad. Watzman), *University of California*, « Israeli in the 1960s: A View of Institutional Experience in Recreation 2006.
- « The Land: Secular Culture », *and Folklore*, pp. 6-13.
- Image of Modern York, Oxford 196, pp. 151-154 and and Resort to Stanford, Press, 1999.
- Stenzstadt, The Israeli Interpretation and », 2006 ; Noy
- g, The Line of Israeli and the University of 01.
- « Year-Off »: Duration Born Youth, inédit.
- Between the Definitions of Identity: The State », in & U. Aimagor Social Dyna- or of ulder (Col.), 5, pp. 262- between the : Women in Israeli Politics, Albany, State University of New York Press, 1997.
16. Noy & Cohen, 2005.
17. Dans la série télévisée, un guide touristique israélien, Sabra autoritaire, enseigne l'hébreu. La série a été diffusée en 1975 et n'a compté que dix-neuf épisodes, mais elle a marqué les esprits. Le nom de la série et du guide, Simantov, signifie littéralement « bon signe », ou « bonne chance ».
18. Amia Lieblich, Transition to Adulthood During Military Service: The Israeli Case, Albany, State University of New York Press, 1989.
19. J. Adler, « Origins of Sightseeing », *Annals of Tourism Research*, n°16(1), 1989, pp. 7-29.
20. Noy, 2006.
21. Chiffres déduits de D. Mevorach, The Long Trip after the Military Service: Characteristics of the Travelers, the Effects of the Trip and its Meaning, thèse de Doctorat inédite, Jérusalem, Université Hébraïque, 1997 ; à propos des destinations choisies, cf. A. Reichel, G. Fuchs & N. Uriely, « Israeli Backpackers: The Role of Destination Choice », *Annals of Tourism Research*, n°36(2), 2009, pp. 222-246.
22. Noy, 2006.
23. Noy & Cohen, 2005.
24. N. Uriely, Y. Yonay & D. Simchai, « Backpacking Experience: A Type and Form Analysis », *Annals of Tourism Research*, n°29, 2002, pp. 520-538.
25. D. Maoz, « Erikson on the Tour », *Tourism Recreation Research*, n°31(3), 2006, pp. 55-63 ; *id.*, « The Backpacking Journey of Israeli Women in Mid-Life », in K. Hannam & I. Atejevic (dir.), *Backpacker Tourism: Concepts and Profiles*, Clevedon (GB), Channel View Publications, 2008, pp. 188-198.
26. Erik H. Erikson, The Life Cycle Completed: a Review, New York, Norton, 1982.
27. Voir <http://www.mako.co.il/travel-world/magazine/Article-100c0e87fa60031006.htm> (mis en ligne et consulté le 22 mai 2011).
28. Voir http://forum.lametayel.co.il/forum_msg/goto-3345328/msg_3345328 (publié en ligne le 10 mars 2011, consulté le 14 juillet 2011).
29. Voir <http://www.themarket.com/misc/1.580097> (publié le 4 septembre 2010 et consulté en ligne le 6 janvier 2010, consulté le 14 juillet 2011) ; et <http://www.lametayel.co.il/he/navigator/60-5675-59-article/pa-5>, consulté le 17 juillet 2011.
30. Voir http://www.chabad.info/index.php?url=article_he&id=56656 (consulté le 12 juillet 2012).
31. <http://marriedwithbackpacks.com/southamerica/travelling-jewish-in-south-america> (consulté le 12 juillet 2011). Voir également D. Maoz & Z. Bekerman, « Searching for Jewish Answers in Indian Resorts: The Postmodern Traveler », *Annals of Tourism Research*, n°37(2), 2010, pp. 423-439.
32. Anthony Albert Fischer d'Andrea, Global Nomads: Techno and New Age as Transnational Countercultures in Ibiza and Goa, Abingdon, Oxon, Routledge, 2007.
32. D. Simchai, To Flow against the Flow: Paradoxes of New Age Movement in Israel, Haifa, Pardes Publ. House, 2009.
33. Cf. A. Bery, A. Paz & I. Potasman, « Psychiatric Problems in Returning Travelers: Features and Associations », *Journal of Travel Medicine*, n°8(5), 2001, pp. 243-246 ; H. Bonny-Noach (dir.), *Backpackers and Drug Abuse: A Documentary, Research, Treatment and Prevention Perspective*, Tel-Aviv, The Bialik Institute Publ., 2008 ; A. Haviv, « Next Year in Kathmandu: Israeli Backpackers and the Formation of a New
- Israeli Identity », in Noy & Cohen, 2005, pp. 72-73 ; N. Uriely & Y. Belhassen, « Drugs and Risk-Taking in Tourism », *Annals of Tourism Research*, n°33(2), 2006, pp. 339-359.
34. Noy & Cohen 2005, p. 37.
35. *Ibid.*
36. Voir http://www.izun.org.il/eng_home.htm
37. Voir <http://trailtalks.org/home/>
38. Voir <http://www.ynetnews.com/articles/0,7340,L-4099465,00.html>
39. Voir <http://www.ynetnews.com/home/0,7340,L-3083,00.html> ; ainsi que <http://www.ynetnews.com/articles/0,7340,L-4096553,00.html>